

# TRADUIRE GIONO EN ANGLAIS

Dossier élaboré par  
MAÏCA SANCONIE

I - La retraduction comme deuxième vie  
d'une œuvre : Giono en Amérique

II - Paul Epile – Entretien avec Maïca Sanconie,  
Le Paraïs, mai 2019

III - Côte à côte

IV - Quelques emprunts de Giono  
à Walt Whitman relevés par Paul Epile

V - Chronologie des œuvres de Giono  
traduites en anglais

## I - La retraduction comme deuxième vie d'une œuvre : Giono en Amérique

Parmi la vingtaine d'œuvres de Jean Giono traduites en anglais jusqu'à ce jour, seule l'une d'elles, *Colline*, a fait l'objet d'une retraduction – si l'on exclut la parution de *L'Homme qui plantait des arbres*, nouvelle traduite dans deux revues américaines, en 1954 (anonymement) puis en 1967 (par un défenseur de l'environnement et futur sénateur, Gaylord Nelson) –, avant d'être retraduite par Barbara Bray pour un éditeur britannique, The Harvill Press, en 1995.

*Colline* a été publié en France en 1929 chez Grasset, et traduit la même année sous le titre *Hill of Destiny* par Jacques Le Clercq, alors directeur de la maison d'édition Brentano's à New York. Pour ce roman, Giono sera le premier lauréat du Prix Brentano, créé lui aussi en 1929<sup>1</sup>. L'ouvrage a été retraduit en 2016 par le poète canadien Paul Eprile ; il est paru sous le titre *Hill* chez l'éditeur américain New York Review Books. En 2018, le même éditeur a publié une autre des traductions de Paul Eprile, *Melville : A Novel (Pour saluer Melville)*, qui a remporté le French-American Foundation Translation Prize.

Paul Eprile vient d'achever la traduction des *Grands Chemins (The Open Road)*, qui paraîtra en 2021, toujours chez le même éditeur ; grâce à une subvention du CNL, P. Eprile a pu terminer sa traduction

---

<sup>1</sup> Voir l'article de Florence Atindogbe et Danièle Thévenin, « La "carrière américaine" de Jean Giono », in *Revue Giono* n° 7, 2013-2014, p. 101-122.

---

durant un séjour de deux mois à Manosque, ville où Giono a toujours vécu et travaillé.

En près d'un siècle, dix-sept traducteurs (dix-huit si l'on sépare l'entité traductive Henri Fluchère – Geoffrey Myers) se sont donc succédé pour traduire la voix de Giono, pour douze éditeurs et deux revues. On remarquera d'ailleurs un souci d'explicitation de certains titres (privilège des éditeurs...), au moins pour sept romans, parfois à l'encontre de l'esprit gionien. Du vivant de l'auteur, les universitaires Henri Fluchère et Katherine Allen Clarke ont chacun tenté d'organiser une logique éditoriale de ces traductions vers l'anglais, entretenant une certaine rivalité que Giono a semblé ignorer. Mais les faibles ventes ont fini par décourager les éditeurs concernés. Il semblerait donc que les traductions ultérieures soient le fait d'initiatives individuelles. La plus récente est remarquable en ce qu'elle a abouti à réhabiliter l'œuvre de Giono aux États-Unis, provoquant déjà trois autres traductions et de nombreuses réactions passionnées dans le monde des livres américain.

La démarche de Paul Eprile est essentiellement poétique : conquis lors d'un séjour en France par la découverte d'un roman de Giono (*Les Grands Chemins*) dans une librairie toulousaine, il traduit en poète, privilégiant l'expressivité et le rythme gioniens. Giono avait eu la même approche enthousiaste pour la traduction de *Moby Dick*, entreprise à la fin des années 1930 pour les *Cahiers du Contadour*, avec Lucien Jacques et Joan Smith<sup>2</sup>. Il y a donc un cheminement créateur entre les deux hommes, une fécondité intemporelle propre à l'écriture de Giono et soutenue par le travail constant de l'association des Amis de Jean Giono, fondée peu après sa mort<sup>3</sup>.

---

2 Voir Isabelle Genin, « Giono, traducteur de *Moby Dick* », in *Revue Giono*, p. 282-300.

3 Créée en 1972, l'association Les Amis de Jean Giono, forte de 600 adhérents, s'attache à promouvoir la lecture et la connaissance de l'œuvre de Jean Giono. Elle organise chaque été, à Manosque, les Rencontres Giono, un festival littéraire et artistique. C'est lors d'une de ces rencontres que Paul Eprile a pu faire connaître sa traduction de *Colline*. Depuis 2007, l'association édite la *Revue Giono*, publication annuelle, composée d'inédits et textes rares de Giono, de témoignages, de documents et d'études critiques

---

Ce dossier, composé d'une interview de Paul Eprile et d'un Côte à côte établi par ce dernier, ainsi que d'un aperçu des emprunts à Whitman, se propose de rendre compte de cette re-création, qui souligne également les liens entre le grand écrivain français et deux géants de la littérature américaine : Walt Whitman et William Faulkner<sup>4</sup>. En ce qui concerne Whitman, P. Eprile donne un bref aperçu de cette intertextualité. Comme Eprile le suggère également dans son entretien, l'influence de Faulkner a été déterminante pour Giono, lui offrant la possibilité d'« expériences narratives inédites »<sup>5</sup> ainsi que le partage d'un Sud imaginaire<sup>6</sup>.

---

4 Signalons deux articles de Grégoire Lacaze, « Analyse linguistique et stylistique des traductions américaines de *Colline* de Jean Giono », in Michel Bertrand et André Not, dir., *Patrimoines gioniens*, Presses universitaires d'Aix-Marseille, coll. « Textuelles », 2018, p.119-137, ainsi qu'un entretien avec Paul Eprile dans cette même revue p. 139-146.

5 Voir l'article de Jacques Mény, « Giono lecteur de Faulkner », in *Revue Giono*, *ibid.*, p. 243.

6 Voir l'article de Maxime Aillaud, « Fantômes et territoires, le Sud imaginaire de Jean Giono, William Faulkner et Pierre Michon », in *Revue Giono*, *ibid.*, p. 316-325.

---

## II - Paul Eprile

### Entretien avec Maïca Sanconie, Le Paradis, mai 2019

*Né à London, Ontario (Canada), en 1954, Paul Eprile habite dans un vieux verger sur l'Escarpement de Niagara au nord-ouest de Toronto. Ancien éditeur (Between the Lines, et Canadian Scholars Press), il se concentre depuis une décennie sur la traduction littéraire du français vers l'anglais, notamment de l'œuvre de Jean Giono. Au moment de l'entretien, il traduit Les Grands Chemins.*

*Le Paradis est le nom de la maison de Jean Giono à Manosque, aujourd'hui siège de l'association Les Amis de Jean Giono. Inscrite aux monuments historiques, elle est labellisée « Maisons des Illustres » et « Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle ».*

**M. S. :** Il s'agit de ta troisième traduction d'une œuvre de Giono. Quelle relation entretiens-tu avec Giono, à présent ?

**P. E. :** À présent, j'ai l'impression d'être entré dans son corps et dans son esprit, comme il le dit à propos de Melville dans *Pour saluer Melville* ; il dit avoir eu l'impression d'entrer dans Melville [sic] comme dans un grand manteau. Je sens la même chose, après avoir travaillé pendant plus de 10 ans, 12 ans peut-être, après des milliers de mots... J'ai l'impression d'être un ami. D'ailleurs nous sommes ici à l'association des Amis de Jean Giono, à laquelle j'appartiens.

**M. S. :** Tu as travaillé ici, au Paraïs ?

**P. E. :** Je n'y ai pas vraiment travaillé, mais j'y suis venu plusieurs fois, et cela m'inspire. J'ai eu l'occasion d'y passer quelques jours pendant les rencontres Giono en 2013. C'était presque magique, parce que j'étais totalement entouré de souvenirs, d'impressions... La bibliothèque de Giono était littéralement au-dessus de mon lit et je dormais sous cette collection incroyable. La plus grande partie de mon travail, je l'ai faite chez nous, au Canada. Je suis ici pour travailler sur mon projet actuel, la traduction des *Grands Chemins*. Avant de venir en France, j'avais déjà achevé un brouillon complet. Je fais toujours énormément de révisions, je cherche les mots qui sonnent idiomatiques en anglais. Ici, depuis deux mois, j'ai fait encore deux révisions complètes de ma traduction. Ce qui m'aide beaucoup, quand je suis arrivé à un brouillon dont je suis assez satisfait, c'est d'écouter ma femme lire ma traduction. Nous faisons quelques changements ensemble parce qu'elle a une très bonne oreille et la lecture révèle s'il y a des problèmes... C'est une grande chance pour moi de rester à Manosque tout près du Paraïs et de rencontrer des gens de l'association, notamment Jacques Mény [son président].

**M. S. :** Dans ton interview avec Guillaume Lacaze, parue dans *Patrimoines gioniens*, tu dis avoir eu le désir de traduire Giono pour « pénétrer les mystères de sa langue ». Comment qualifierais-tu cette langue ?

**P. E. :** Je ne veux pas me montrer trop romanesque, mais c'est vraiment une langue qui vient de la terre, qui a des racines profondes dans la vie des gens de la région, surtout des paysans, et pas seulement parce que *Les Grands Chemins* est un roman contemporain, où le langage est un langage de la vie quotidienne. C'est quelque chose qui émerge d'un environnement, de la vie des gens, qui n'est pas très cérébral. Pourtant Giono est aussi très cérébral. Cela semble un peu contradictoire, n'est-ce pas ? Il avait un esprit très insolite. Ces deux tendances étaient toujours présentes chez lui. C'est quelque chose de très sensuel et de très... concret. Des pensées jaillissaient, des visions qu'il réussissait à combiner à cette sensualité. Pour revenir à la

question, au début, ce langage me paraissait plutôt pittoresque, descriptif. Il y avait beaucoup d'expressions, de locutions que je ne connaissais pas, parce que la plupart ne sont pas connues des Français d'aujourd'hui, et il m'a fallu faire des recherches... Les dictionnaires ne m'ont pas vraiment aidé, même le *Robert des expressions et locutions*, parce que ces expressions ne figurent pas dans les dictionnaires. Par exemple, pour *Colline*, où il y a beaucoup de mots en provençal, j'ai utilisé mon dictionnaire de latin et de grec ancien. C'est là que j'ai trouvé les racines de ces mots. Internet est aussi indispensable, car je peux y trouver beaucoup d'exemples. Dans *Colline*, il y a un personnage qui s'appelle Janet. En anglais, c'est un prénom de femme uniquement, et le garder pouvait créer la confusion auprès du lectorat anglais<sup>7</sup>. Donc j'ai cherché à savoir si c'était vraiment un prénom courant en France au début du XX<sup>e</sup> siècle. Sur Internet, j'ai pu consulter les recensements en France et constater que Janet était bien un prénom d'homme. En introduisant le pronom masculin *he* dès sa première occurrence, il a été absolument clair qu'il s'agissait d'un homme. Je n'aime pas les notes de bas de page dans un texte littéraire. Mais revenons au langage... Les trois livres que j'ai traduits sont vraiment différents. *Colline* est un poème, comme Giono l'a dit lui-même<sup>8</sup> ; c'est un poème dont le langage est très pittoresque et les rythmes aussi. *Pour Saluer Melville* est une aventure, un mélange, un pastiche, mais il y a toujours cette qualité de jaillissement d'images et de pensées. Dans *Les Grands Chemins*, certains passages ressemblent à *Colline* ou à *Pour saluer Melville* mais c'est autre chose parce que tout le texte est énoncé par un narrateur, un homme, à la première personne du présent et dans un langage, comme je l'ai dit, très contemporain, très idiomatique. Avec, comme Jacques Mény l'a remarqué, deux ou trois expressions peu communes par page. Trouver des équivalents justes m'a demandé beaucoup d'efforts. (...)

---

7 Dans sa traduction, Jacques Le Clercq a transformé Janet en « Jadet ».

8 Giono : « *Colline* [est] en quelque sorte un poème en prose démesuré », in *Jean Giono, Œuvres romanesques complètes*, Tome I, édition de Robert Ricatte avec la collaboration de Pierre Citron, Henri Godard, Janine et Lucien Miallet et Luce Ricatte, Bibliothèque de la Pléiade, n° 230, Gallimard, Paris, 1971.

---

**M. S. :** Giono a été influencé par des écrivains américains, notamment Faulkner et Walt Whitman. À ton avis, y a-t-il un écrivain de langue anglaise avec lequel il aurait une parenté – musicale, ou matérielle ? Avec lequel on pourrait le comparer ?

**P. E. :** Tu viens de nommer les deux écrivains les plus manifestement proches de lui, mais en ce qui concerne *Les Grands Chemins*, il y a aussi Steinbeck, un écrivain couronné de succès, au style très sec et très concret ; nous savons que Giono a lu *Of Mice and Men... Des souris et des hommes*, et qu'il en a emprunté quelques éléments, comme l'assassinat à la fin du roman. Mais je crois que c'est toujours avec Whitman qu'il partage cette énergie, cet appétit pour l'expérience, pour le monde. C'est toujours là dans Giono. Avec Faulkner, je crois qu'il a peut-être ressenti une grande ouverture, la permission de prendre le large... quelque chose comme « vogue la galère ». Le flux de conscience. Giono s'y adonne très souvent. Il y a aussi Joyce, mais il n'y a pas beaucoup de similarités entre Joyce et Giono. Tandis qu'entre Faulkner et Giono, oui.

**M. S. :** Est-ce qu'il t'arrive de lire des passages de Faulkner ou de Whitman pour t'aider à traduire ?

**P. E. :** Oui. J'ai lu *Of mice and men* seulement lorsque j'ai commencé à traduire *Les Grands Chemins*. Je connaissais déjà très bien Whitman. D'ailleurs, la première fois que j'ai rencontré Jacques Meny, je lui ai parlé d'une découverte que j'avais faite en traduisant *Colline*. À cette époque, je ne savais pas encore que Giono était amateur de Whitman, mais moi je l'étais. J'ai remarqué une phrase du poème très célèbre de Whitman « *Song of myself* », qui apparaissait, traduite littéralement, à la deuxième page de *Colline*. J'ai donc décidé de remplacer la traduction que j'ai faite par la citation exacte de Whitman<sup>9</sup>. Ça m'a donné un peu de plaisir...

---

9 Giono : « Puis, le vent dépasse les arbres, le silence apaise les feuillages, du museau grognon [les sangliots] cherchent les tétines » ; Whitman, in « *Song of Myself* » : « *The litter of the grunting sow as they tug at her teat* » ; traduction de Paul Eprile : « *Then the wind lets go of the trees, silence lulls the branches, and the litter of the grunting sow snort as they tug at her teats.* »

---

**M. S. :** À propos, est-ce que traduire ces trois livres a changé ta relation au français et /ou ta relation à ta langue maternelle ?

**P. E. :** Je suis certain d'être devenu un meilleur écrivain en anglais à cause de mon travail de traduction. Parce que je suis poète, j'ai écrit toute ma vie.

**M. S. :** Tes poèmes sont publiés ?

**P. E. :** Quelques-uns. Je viens de terminer un court recueil avec une amie, JoAnne McFarland, intitulé *Said I Meant/Meant I Said*, et en y travaillant j'ai senti que j'étais devenu bien plus habile dans mon utilisation de la langue anglaise. Parce qu'être traducteur, c'est comme être charpentier ; on démonte des éléments et on les remonte... J'ai aussi l'avantage d'avoir été non seulement éditeur, mais aussi correcteur. J'ai corrigé une grande quantité de manuscrits, de livres non littéraires et ça aussi, ça aide à traduire parce qu'on utilise les mêmes outils, pour faire des phrases plus claires, notamment. En fait, la traduction pour moi, c'est comme une formation d'architecte, de chimiste et de chef de cuisine... J'exagère sans doute mais... pas tant que ça.

**M. S. :** Et ta relation au français ?

**P. E. :** Évidemment, traduire a énormément élargi mes connaissances, surtout le vocabulaire. C'est drôle, quand je suis en France et que je parle avec des Français, j'ai des mots très insolites, qu'on trouve peut-être dans Balzac. Et moi je les utilise tous les jours, alors les gens ouvrent de grands yeux...

**M. S. :** Être traducteur est devenu un métier, pour toi ? Différent de tes deux autres métiers précédents ?

**P. E. :** Oui. Je pourrais dire que je l'ai choisi et que je l'ai créé pour moi. C'est très loin de la définition que j'avais de mon métier d'éditeur, ou des choses que j'avais faites avant. Je sens que ça me représente entièrement. Que ça convoque toutes mes compétences – comme correcteur, éditeur... Tout cela me sert et aussi, pour Giono,

le fait d'être jardinier, apiculteur, d'aimer la terre, d'habiter dans un verger, de vivre avec des animaux... Ça m'aide énormément. Il y a sans doute beaucoup de personnes dont le français est meilleur, mais Giono leur échapperait parce que c'est une langue de la terre, qui vient de la terre...

**M. S. :** Quand je suis dans ce paysage proche de Manosque, j'ai l'impression d'être dans un livre de Giono. Est-ce que tu ressens que le paysage te nourrit ?

**P. E. :** C'est pour cela qu'il a été très important pour moi de séjourner ici en Provence quand j'ai commencé à traduire *Colline*. Ma femme et moi, nous avons accompli tout un itinéraire pour découvrir les lieux où se déroulait ce roman, et ça m'a énormément servi. Oui, ce paysage est vraiment un livre, il faut apprendre à le lire. Il y a des strates de connaissances... il y a la surface et après on pénètre dans l'histoire, il y a des vestiges. Tout cela est très inspirant pour moi.

**M. S. :** Dans ce métier de traducteur que tu as choisi, le fait de traduire un auteur célèbre te protège du statut habituel du traducteur, qui est d'être invisible, de servir le texte.

**P. E. :** Oui bien sûr, mais Giono n'est pas très connu en Amérique, de nos jours. Jacques Mény projetait de relancer son œuvre et, par chance, j'ai trouvé un éditeur qui connaissait l'importance de cet écrivain, et qui a soutenu ce projet. En France, j'ai reçu un soutien enthousiaste que je n'aurais sans doute pas trouvé si j'avais choisi de traduire un écrivain moins connu.

**M. S. :** Ton nom apparaît sur les couvertures des romans ?

**P. E. :** Pas encore. Pas pour les deux premiers, parce que je n'étais pas encore connu. Il apparaît sur la page de titre et sur la quatrième de couverture. Mais j'espère qu'après avoir reçu ce prix et avoir gagné un peu d'importance, cela se fera. En tout cas, ce n'est pas très important pour moi.

**M. S. :** Vraiment ? Pas pour ton ego, mais pour la reconnaissance de ton interprétation ?

**P. E. :** Je serais très étonné qu'il y ait une autre personne dans le monde capable de traduire *Les Grands Chemins* comme je l'ai fait, parce que c'est le troisième roman de Giono que je traduais et que j'ai eu le soutien des gens d'ici. Alors oui, ce serait juste qu'on me reconnaisse à ce titre, mais c'est secondaire. Ce n'était pas dans mon contrat.

**M. S. :** On peut donc dire que pour toi, la traduction est une création ?

**P. E. :** Oui. C'est un sujet de débat, bien sûr, et je ne suis pas très au courant des débats savants qui se déroulent aujourd'hui. Mais j'estime qu'il faut essayer de saisir l'expression, la pensée et l'intention de l'auteur, surtout avec un texte très poétique – ce qui veut dire qu'il faut créer quelque chose de nouveau, en effet. Ce n'est pas pour autant que le texte source n'est qu'un prétexte. Le texte source, c'est la source. Et on essaie de canaliser la plus grande partie de cette source sans en dévier le cours. Si on regarde une traduction comme celle de *Colline*, faite en 1929 par un Français à New York dans un anglais drôle, comique, et qui a été un succès à son époque, qui a reçu un prix, aujourd'hui, ça ne fonctionne plus. Ce qui me fait aussi dire qu'à mon avis, tout ouvrage littéraire de valeur doit être retraduit des années après. Je ne sais pas combien de temps exactement, mais l'esprit change, le langage change, et même si le texte original reste toujours le même, son interprétation change. C'est comme pour la musique. Il y a des partitions, des compositions, et des artistes qui les interprètent sans cesse différemment. Une interprétation relève d'un goût, et aussi d'une époque, et donc pour répondre un peu plus brièvement, oui, je crois que la traduction est une création, mais une création qui n'existe pas indépendamment de la source. Il faut toujours être lié à la source.

**M. S. :** As-tu d'autres projets de traduction ? Aimerais-tu traduire d'autres auteurs ?

**P. E. :** J'aimerais beaucoup traduire *L'Iris de Suze*, parce que ce roman n'a jamais été traduit. Avec les problèmes de langue qu'il soulèvera, ça me demanderait probablement trois ou quatre ans.

**M. S. :** Quels sont tes outils de travail, en plus de ceux que tu as déjà mentionnés ?

**P. E. :** Ce dont je me sers le plus souvent, c'est la lexicographie en ligne du Centre national de ressources textuelles et linguistiques (CNRTL). Pour moi, c'est mieux que le *Robert*, parce qu'il y a davantage de citations. Je n'ai pas encore acheté le *Robert* en ligne, mais j'ai l'édition imprimée. Le site du CNRTL propose beaucoup plus d'expressions et de citations, et incroyablement, un grand nombre de citations de Giono parce qu'il a été pratiquement le seul à employer certaines de ces expressions. J'utilise toujours des dictionnaires anglais, le *Webster* – en ligne – me convient car, mon éditeur étant américain, l'anglais de sa maison d'édition est américain. J'essaie donc de me conformer à la langue américaine tout en utilisant la graphie britannique utilisée au Canada, comme *colour* au lieu de *color*. Je suis aussi abonné à l'*Oxford English Dictionary* en ligne, ce qui me permet de suivre une règle que je me suis fixée dès que j'ai commencé ces traductions. En anglais, je n'utilise que des mots qui étaient courants à la période où se déroulait le récit. Donc pour *Hill (Colline)*, j'ai veillé à ce que tout le vocabulaire utilisé soit courant au début du XX<sup>e</sup> siècle (jusqu'en 1928-1929), parce que sinon cela crée des tensions. En ce qui concerne *Pour saluer Melville*, la date la plus tardive était 1849, ce qui a été un peu plus difficile parce qu'un peu plus limité dans le temps. Pour *Les Grands Chemins*, la limite est 1950. Il y a beaucoup de choses qu'on ne disait pas à l'époque... J'utilise aussi l'application *Ngram Viewer*... Elle permet de trouver la fréquence d'utilisation d'un mot grâce à un graphique. Par exemple, en cherchant à savoir si l'expression *over the top* était courante en 1950, je vois qu'elle existait en 1800 et en 1920... Ces chiffres sont relatifs mais confirment que l'expression était courante. J'utilise cette application en même temps que l'*Oxford English Dictionary*, où il y a beaucoup de citations, avec leurs dates. Donc je peux voir si les dates concordent avec mon objectif.

**M. S. :** Es-tu musicien ?

**P. E. :** Oui. Je joue de la flûte à bec, et aussi de la guitare, mais pas très bien. J'ai joué de la musique baroque. J'écoute beaucoup de musique, classique et contemporaine. J'adore ça.

**M. S. :** L'écrivain et traducteur Erri de Luca dit qu'un bon traducteur doit savoir chanter juste...

**P. E. :** Je suis d'accord, vraiment, parce que la bonne littérature, dans n'importe quel genre - je parle de la littérature créative, doit avoir de la musique, selon moi. C'est comme quelque chose qui coule à l'intérieur, et sans cette musique ça ne marche pas.

### III - Côte à côte – Deux passages de *Colline* par Jacques Le Clercq (1929) et Paul Eprile (2016)

1.

« Les serpents, je te dis. Ceux de mes doigts. J'ai des serpents dans les doigts. Je sens les écailles passer dans ma viande. »  
Son petit rire craque comme une pomme de pin qu'on écrase.  
« Je les guette. Quand leur tête est au ras de l'ongle, je la serre, je la tire, toute la bête sort, alors je la jette par terre. Pendant ce temps, l'autre monte dedans le doigt ; je la tire, et je la jette aussi. C'est un long travail, mais quand ma main sera vide, j'aurai plus de mal. »

Jean Giono, *Colline*, p. 137-138.

*"Serpents, I tell ye. Those in my fingers. I can feel their scales wrigglin' through the meat of my fingers."*

*His thin laugh crackles like a pine cone crushed underfoot.*

*"I'm lyin' in wait for 'em: when their heads bob up 'n a line with my nail, I squeeze hard, and the entire beast comes oozin' out. Then I toss 'un down to the floor. Happens meantime a fresh 'un climbs into my fingers; then I've to pull 'un out too and toss 'un onto the floor beside th' other. It's a long job, but when my hand's empty, I'll be havin' no more trouble at all."*

Jean Giono, *Hill of Destiny*, tr. Jacques Le Clercq, p. 34-35.

*“The snakes, I’m telling you. The ones in my fingers. I have snakes in my fingers. I can feel their scales scraping inside.”*

*He chuckles, like a pine nut crackles when you crush it.*

*“I’m on the lookout for them. When a head sticks out from under one of my nails, I grab it, I yank on it, the whole stinking vermin<sup>10</sup> comes out, and then I toss it on the ground. Meanwhile, another one comes up through my finger. I pull it out and I toss it down too. It’s a tiresome job, but when my hands are clear of them I won’t feel so rotten anymore.”*

Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, p. 17-18.

2.

*Maintenant, c’est la nuit. La lumière vient de s’éteindre à la dernière fenêtre. Une grande étoile veille au-dessus de Lure.*

*De la peau qui tourne au vent de nuit et bourdonne comme un tambour, des larmes de sang noir pleurent dans l’herbe.*

Jean Giono, *Colline*, p. 218.

*Now, it is night. The light has just gone out at the last window. A great star watches over Lure.*

*From the skin, which turns in the night wind and throbs like a dream [sic]<sup>11</sup>, tears of black blood fall over the grass.*

Jean Giono, *Hill of Destiny*, tr. Jacques Le Clercq, p. 266.

*Now it’s night. The light has just faded from the last window. A large star keeps watch over Lure.*

*From the skin, which turns in the night and drones like a drum, tears of dark blood weep in the grass.*

Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, p. 112.

---

<sup>10</sup> Paul Eprile souligne qu’il a pris ici la liberté de traduire « bête » par « stinking vermin », liberté prise en toute dernière relecture quand il « écoutait et interprétait plus librement les voix des personnages. Les termes *animal* ou *beast*, quoique plus littéraires, ne sonneraient ni naturels ni expressifs en anglais dans le contexte. »

<sup>11</sup> Commentaire de Paul Eprile : « Coquille, choix littéraire ou politique ? »

---

#### IV - Quelques emprunts de Giono à Walt Whitman relevés par Paul Eprile (et traduits en conséquence)

1.

La laie gronde sous les genévriers ; les sangliots, la bouche pleine de lait, pointent l'oreille vers les grands arbres qui gesticulent. Puis, le vent dépasse les arbres, le silence apaise les feuillages, du museau grognon ils cherchent les tétines.

Jean Giono, *Colline*, p. 127.

*The sharp-hoof'd moose of the north, the cat on the house-sill, the chickadee, the prairie-dog,  
The litter of the grunting sow as they tug at her teats,  
The brood of the turkey-hen and she with her half-spread wings,  
I see in them and myself the same old law.*

Walt Whitman, "Song of Myself," section 14.

*The wild boar groans under the junipers. Her babies, milk trickling from their mouths, prick their ears at the tall, gesticulating trees. Then the wind lets go of the trees, silence lulls the branches, and the litter of the grunting sow snort as they tug at her teats.*

Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, p. 1.

2.

« Tu veux savoir ce qu'il faut faire, et tu ne connais pas seulement le monde où tu vis. Tu comprends que quelque chose est contre toi, et tu ne sais pas quoi. Tout ça parce que tu as regardé l'alentour sans te rendre compte. Je parie que tu n'as jamais pensé à la grande force ? La grande force des bêtes, des plantes et de la pierre.

La terre c'est pas fait pour toi, unique, à ton usance, sans fin, sans prendre l'avis du maître, de temps en temps... »

Jean Giono, *Colline*, p. 178.

*Do you know so much yourself that you call the meanest ignorant?  
Do you suppose you have a right to a good sight, and he or she has  
no right to a sight?*

*Do you think that matter has cohered together from its diffuse float,  
and the soil is on the surface,  
and water runs and vegetation sprouts,  
For you only, and not for him and her?*

Walt Whitman, "I Sing the Body Electric," part 6.

*"You want to know what you need to do, only you don't even know  
what kind of world you're living in. You realize something's against  
you, but you don't know what. And all this because you've been staring  
at what's around you without really seeing it. I bet you've never  
given any thought to the great power?"*

*"The great power of animals, plants, and rock.*

*"Earth isn't made for you alone to keep on using the way you've been  
used to, on and on, without getting some advice from the master  
every once in a while...."*

Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, p. 65.

3.

« ...Y avait un bois, et pas encore le bruit de la hache, pas encore la serpe, pas le couteau, sur le coteau, le bois sur le coteau et pas la hache...

« Il voit les blessures, les coups de couteau et les crevures des haches et il les console. »

Jean Giono, *Colline*, p. 179.

*I see the blood washed entirely away from the axe,  
Both blade and helve are clean...*

Walt Whitman, "Song of the Broad-Axe", part 8.

*"...There were woods, and no sound of the axe yet, or of the pruning  
hook. No knife blade yet on the hillside. The woods on the hillside,  
and no axe...*

*"He sees their wounds—the knife stabs and the clefts from the axe—  
and he soothes them."*

Jean Giono, *Hill*, tr. Paul Eprile, p. 66-67.

## V - Chronologie des œuvres de Giono traduites en anglais

*Colline (Hill of Destiny)*, traduit par Jacques Le Clercq, Brentano's, 1929 – Prix Brentano, 1929 ; *Hill*, traduit par Paul Eprile, New York Review of Books, 2018.

*Un de Baumugnes (Lovers are never Losers)*, traduit par Jacques Le Clercq, Brentano's, New York, 1931.

*Le Chant du monde (The Song of the World)*, traduit par Henri Fluchère et Geoffrey Myers, The Viking Press, New York, 1937.

*Regain (Harvest)*, traduit par Henri Fluchère et Geoffrey Myers, The Viking Press, New York, 1939.

*Que ma joie demeure (Joy of Man's Desiring)*, traduit par Katherine Allen Clarke, The Viking Press, New York, 1940 ; Counterpoint, Berkeley, CA 1980.

*Jean le Bleu (Blue Boy)*, traduit par Katherine Allen Clarke, The Viking Press, New York, 1946.

*Le Hussard sur le toit (The Horseman on the Roof)*, traduit par Jonathan Griffin, Alfred A. Knopf, 1953 ; North Point Press – Farrar, Straus and S-Giroux, New York, 1983.

*L'Homme qui plantait des arbres (The Man Who Planted Hope and Grew Happiness)*, in *Vogue*, traduction anonyme, 15 mars 1954 ; traduit par Gaylord Nelson, in *Friends of Nature*, Brooksville, Maine, 1967 ; traduit par Barbara Bray, The Harvill Press, London, 1995.

*Le Moulin de Pologne (The Malediction)*, traduit par Peter de Mendelssohn, Criterion Books, New York, 1955 ; North Point Press, 1982.

*Notes sur l'affaire Dominici (The Dominici Affair)*, traduit par Peter de Mendelssohn, Museum Press, London, 1956.

*Le Bonheur fou (The Straw Man)*, traduit par Phyllis Johnson, Alfred A. Knopf, New York, 1959 ; The North Point Press, New York, 1983.

*Angelo*, traduit par Alma Elizabeth Munch, Peter Owen Publisher's, London, 1960.

*Le Désastre de Pavie (The Battle of Pavia)*, traduit par Alma Elizabeth Munch, Peter Owen Publisher's, London, 1965.

*Le Grand troupeau (To the Slaughterhouse)*, traduit par Norman Glass, Peter Owen Publisher's, London, 1969.

*Deux cavaliers de l'orage (Two Riders of the Storm)*, traduit par Alan Brown, Panther Books, London, 1969.

*Ennemonde*, traduit par David Le Vay, Peter Owen Publisher's, London, 1970.

*Voyage en Italie (An Italian Journey)*, traduit par John Cummings, Northwestern University Press – Marlboro Press, Evanston, Illinois, 1998.

*Solitude de la pitié (The Solitude of Compassion)*, traduit par Edward Ford, Seven Stories Press, New York, 2002.

*Le Serpent d'étoiles (The Serpent of Stars)*, traduit par Jody Gladding, Archipelago Books, New York, 2004.

*Pour saluer Melville (Melville: A Novel)* traduit par Paul Eprile, New York Review of Books, 2018, French-American Foundation's 2018 Translation Prize.

*Les Grands Chemins (The Open Road)*, traduit par Paul Eprile, New York Review of Books, à paraître en 2021.

*Un roi sans divertissement (A King Alone)*, traduit par Alyson Waters, New York Review of Books, à paraître en 2021.

*Journal de l'Occupation /Occupation Journal*, traduction de Jody Gladding, Archipelago Book, New York, à paraître en 2020.

*Fragments d'un paradis/Pieces of Paradise* (titre provisoire), traduction de Paul Eprile, Archipelago Books, New York, à paraître en 2022.

*Ennemonde/Ennemonde*, traduction de Bill Johnston, Archipelago Books, New York, à paraître en 2022.